

souvent, à la quête tenace et obscure, sans cesse à nouveau reprise à travers les trouées de lumière comme à travers l'ignorance, les doutes et les défaites, d'une totale authenticité de l'être.

Chez Krishnamurti, du moins dans les dernières cinquante ou soixante années de sa vie, une telle quête de vérité, un tel don de soi n'a pas eu lieu et ne pouvait avoir lieu. Car le Maître avait décrété une bonne fois pour toutes qu'elle était terminée ou, plus exactement, qu'elle n'avait jamais eu lieu d'être.

(¹³⁰) Découverte ou connaissance infuse ? - ou "l'énigme Krishnamurti"

(14 et 18 février) (*) Le champ privilégié de la vision de Krishnamurti, sans aucun doute, c'était l'âme humaine. En dépit de tout ce qui, dans le discours krishnamurtien, est pose, mystification, jeu de pouvoir, il n'en reste pas moins que Krishnamurti est un des hommes, avec Freud, qui a eu la vue la plus pénétrante de la psyché. Il est notamment, avec Freud encore, le seul homme dont j'aie connaissance (à part moi-même (**)), qui ait pleinement vu le processus de la fuite, dans toute son inimaginable magnitude. Et s'il l'a vue, c'est pour l'avoir découvert lui-même, à l'encontre de tout le poids prodigieux de conditionnements millénaires, pesant sur lui comme ils pèsent sur chacun. C'est là, sans aucun doute, sa plus grande découverte. A elle seule, elle fait de lui un des grands penseurs de notre temps (***). Même un demi-siècle ultérieur de stagnation dans l'autocomplaisance et dans la médiocrité ne peut effacer la vertu d'un tel acte de connaissance, ni la portée de cet apport capital à notre connaissance de nous-mêmes.

(*) Suite de la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n°126).

(**) Mais la grande différence, c'est que j'ai d'abord appris ce processus de la fuite en lisant Krishnamurti, alors que Freud et Krishnamurti en ont fait la découverte sans l'apprendre de personne. J'ai déjà eu occasion de signaler (voir note de b. de p. (***) page 255, dans la sous-sous-section "Le fait le plus dingue") que Légaut avait également "entrevu" ce même processus sur le tard de sa vie. Comme je le souligne dans la section citée, chez Krishnamurti la vertu active de cette connaissance est plus ou moins annihilée par le fait qu'il voit le processus de la fuite chez tous, s a u f en lui-même.

(***) C'est peut-être hâtivement que j'avais affirmé précédemment (dans la note "Krishnamurti - ou dégradation d'une mission", n° 125, cf. page N 559) que le nom de Krishnamurti "ne tardera pas à tomber dans un oubli mérité", et ailleurs ("Les mutants (6)", n° 114, page N 498 note de b. de p. (***)), prédit que son nom serait oublié dans cinquante ans...

Il ne manque pas d'autres observations pénétrantes sur la psyché, de réalités qu'il est un des très rares, peut-être parfois le premier, à avoir faites et formulées. C'est chez lui que je les avais trouvées pour la première fois, il y a seize ou dix-sept ans. Elles ont beaucoup contribué à m'ouvrir à une compréhension de la réalité humaine en général et, par la suite, à une compréhension de moi-même. Décantées de la gangue de contresens ou de simplismes qui souvent les enrobait, nuancées par ce que m'enseigne ma propre expérience de la vie et de moi-même et la méditation sur celle-ci, ces "vues" prises d'abord chez Krishnamurti se sont, au cours des ans, transformées en connaissance intimement personnelle et en vision. A la fin d'une très longue "vague-méditation" (*), en septembre 1980, j'ai pris la peine un jour (après trois ou quatre ans où je n'avais plus guère eu le loisir de songer à celui qui, naguère, avait fait figure pour moi de "Maître"...), enfin, d'en faire une petite liste commentée, en style télégraphique (**). Je viens de la ressortir de mes classeurs et de la relire. Il n'est pas dans mon propos et il serait sans intérêt de reproduire ici la liste sèche. Qu'il me suffise de constater que même en faisant abstraction de la découverte cruciale entre toutes (et n° 1 sur ma liste !), celle de la fuite, cet ensemble de vues pénétrantes sur la psyché et sur l'aventure spirituelle suffirait à lui seul, également, à faire Krishnamurti un des plus profonds connaisseurs de l'âme humaine et de ses errements.

Et c'est ici que je me vois confronté à une contradiction flagrante dans ma propre vision des choses, à un étrange mystère. Plus d'une fois dans les pages de ce livre j'ai affirmé, comme fruit de ma propre expérience, que la connaissance de soi est la clef de la connaissance d'autrui et de la condition humaine. Tout au moins, pour ce qui est de la connaissance d'autrui, il en est ainsi dans toute situation dans laquelle nous sommes personnellement impliqués, et plus particulièrement encore quand celle-ci est conflictuelle. C'est dans la mesure où je comprends pleinement ma propre implication, y compris dans ses ramifications cachées dans l'Inconscient, dans la mesure donc où "je me mets en cause" réellement, que mon regard sur cette situation se transforme créativement, et

(*) Cette période de méditation, la plus longue de ma vie à part celle dans laquelle je me trouve à présent, s'étend d'août 1979 à Octobre 1980. C'est au cours de cette méditation que j'ai "fait connaissance" de façon approfondie avec mes parents (morts alors depuis plus de vingt ans) et de ce que fut leur vie, et que, sur la lancée de ce que j'avais appris sur eux, je fais la découverte de vicissitudes depuis longtemps oubliées de mon enfance.

(**) J'ai déjà fait allusion à cet épisode dans la note de b. de p.(***) page N568 à la note "La paille et le grain (3) : Krishnamurti - un bilan" (n° 126).

tout d'abord dans ma relation à elle. Et du même coup se transforme aussi du tout au tout l'éclairage dans lequel je vois l'implication d'autrui. Mais ce cas mis à part, même pour des personnes et des événements qui ne me concernent pas directement, bien souvent j'ai pu constater que ma compréhension spontanée puisait dans la connaissance de moi-même issue de telle ou telle expérience dans ma vie que l'événement évoquait et que je percevais aussitôt comme "similaire" (*). J'ai la conviction que dans la mesure où notre expérience de la vie est pauvre et où elle n'a pas été "assumée" (c'est-à-dire, où elle n'a pas été assimilée, transformée en connaissance de nous-mêmes), notre capacité de compréhension d'autrui est réduite d'autant : dans la plupart des cas concrets auxquels nous serons confrontés, elle sera pauvre, fruste, voire totalement "à côté de la plaque".

S'il en est ainsi c'est, j'en suis persuadé, parce que pour les choses vraiment essentielles, dans tout ce qui dépasse la "mécanique" plus ou moins superficielle de la psyché (où les variations individuelles sont infinies), nous sommes tous taillés dans la même étoffe : aussi bien Krishnamurti que le plus apathique et le plus obtus de ses auditeurs-admirateurs, ou que toi qui me lis (avec intelligence, je n'en douterais pas), ou moi qui suis en train d'écrire, ou qui que ce soit. C'est cette parenté essentielle, au delà de toutes les différences accidentelles, au delà mêmes des états de maturité si différents d'un être à un autre - c'est elle qui permet parfois, en des moments privilégiés, une véritable communication entre deux êtres, une communion. C'est elle aussi qui fait que parfois nous comprenions ce qui se passe ou qui se passait dans telles circonstances dans un autre être auquel nous sommes peut-être plus ou moins totalement étrangers, et alors même que l'action aurait lieu dans un milieu tout aussi étranger au nôtre et qu'elle se serait passée il y a des siècles, voire des millénaires (**).

C'est bien pourquoi une prise de connaissance de soi, ou un approfondissement de cette connaissance, est en même temps, sans même que nous y songions

(*) Ce serait une tâche aussi délicate qu'intéressante de cerner le sens d'une telle impression de "similarité". Pour quelques éléments de réflexion à ce sujet, voir dans Récoltes et Semailles la section "Abstraction et sens - ou le miracle de la communication", dans "Les Portes sur l'Univers" (appendice à ReS III, n° 23). Jung évoquerait sans doute des "expériences archétypes", auxquelles les expériences les plus marquantes de l'existence humaine pourraient être ramenées...

(**) En écrivant cette ligne, j'avais notamment présent à l'esprit la démarche de Marcel Légaut, dont la vie spirituelle a été centrée sur une redécouverte en profondeur de la personne et de la mission de Jésus. Cette démarche apparaît le plus clairement dans sa "Méditation d'un chrétien du 20ème siècle".

jamais et sans que cela soit le moins du monde recherché, une façon, peut-être la seule façon, de faire connaissance intimement avec la psyché humaine en général - de faire éclore et mûrir en nous une connaissance de la condition humaine.

Or il semblerait que la personne de Krishnamurti vienne bouleverser cette vision des choses, cette intime conviction si fortement enracinée dans mon expérience de la vie. Il est indéniable qu'il avait une profonde connaissance de la psyché. (Qu'il se soit plu lui-même à la brouiller à plaisir, à en faire un ingrédient et un moyen d'un bluff, d'une constante surenchère dans un jeu de provocation - cela ne change rien au fait.) Et d'autre part, tous les très nombreux faits dont j'ai connaissance au sujet de sa personne concordent pour montrer que le processus de la fuite, c'est-à-dire aussi l'absence de toute velléité de prise de connaissance de lui-même, était chez lui tout aussi énorme sinon aux dimensions plus énormes, plus ubuesques encore que chez le premier venu. Le situant dans l'ensemble de mes "mutants", avec Steiner et plus encore que lui, il m'apparaît comme celui qui a poussé au degré le plus extrême l'absence de toute appréciation tant soit peu réaliste de lui-même, de sa place dans le monde, de ses motivations, celui chez qui la fantasmagorie égotique a perdu (sous l'oeil attendri du cercle de ses admirateurs) toute trace de retenue.

Il serait difficile d'imaginer réunis dans une même personne ces deux apparents "opposés"

connaissance d'autrui - méconnaissance de soi-même ,

de façon aussi extrême, aussi criante que chez Krishnamurti. De plus, tout fait penser que cette méconnaissance de soi n'était pas simplement un état habituel, mais bien un état permanent, et qu'il n'y en eût jamais un autre pendant sa vie entière. S'il y en a eu pourtant, il a dû être effacé du souvenir très rapidement, et sans laisser la moindre trace. Sa biographe Mary Lutyens, qui l'a fort bien connu et qui, de plus, a disposé d'une documentation très riche pour écrire sa biographie, ne laisse elle non plus rien transparaître dans ce sens. Si elle a eu connaissance d'un moment de sa vie où Krishnamurti se serait mis en cause lui-même tant soit peu, ce souvenir doit avoir été évacué chez elle aussi, sans plus laisser la moindre trace (du moins pas dans son ouvrage).

L'énigme qui se pose là est corsée par le fait que nous n'avons pas la moindre indication, dans les écrits de Krishnamurti (dans ceux du moins qui me sont connus) ni dans sa biographie, qui permette de situer même approximativement la genèse d'au moins certaines de ses grandes idées ("Einsichten") sur la psyché. Il n'y a pas à s'étonner à ce sujet, puisque Krishnamurti tenait à croire qu'il les connaissait depuis toujours par sagesse infuse. D'après ce qu'on connaît de

sa vie, il est certain cependant que cette génèse se place a p r   s la mort de son frère Nitya en 1925 (quand Krishnamurti a trente ans). D'autre part j'ai eu la nette impression que dès après 1929 ou 1930, sa vie se réduit à peu près entièrement à un "show" permanent comme grande vedette spirituelle. Il semblerait donc que la génèse en question se placerait dans les quatre années entre 1926 et 1929. Pourtant, r i e n dans le récit de Mary Lutyens ne permet de situer dans cette période ou d'y raccrocher une percée intellectuelle ou spirituelle majeure, comme celle dont il s'agit ici. Bien au contraire, on n'y trouve la moindre trace d'aucune des intuitions majeures que nous lui connaissons dans son âge mûr (*). Pour tout dire, tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu dans la vie de Krishnamurti un tel moment d'une p e r c   e , d'une d   c o u - v e r t e fulgurante, d'une soudaine trouée de lumière. Et cela fait partie, semble-t-il, du jeu mené par Krishnamurti, de sa mystification devenue une seconde nature, de rester muet au sujet de l'origine de découvertes qu'il ne présente jamais comme telles, tout identifié qu'il est au rôle de "Vérité incarnée" qu'il joue avec une telle conviction et un tel succès - sans s'en lasser pendant une vie entière...

Pourtant, toute véritable découverte, et surtout une découverte qu'on sent capitale, est une expérience très particulière, unique, inoubliable. J'ai du mal à concevoir qu'une expérience aussi profonde, quand nous voyons s'écrouler une certaine image que nous nous faisons des choses, et qu'un monde a u t r e émerge derrière ces décors qui le maintenaient caché - qu'une telle expérience puisse s'oublier, qu'il puisse même y avoir des velléités, même inconscientes, pour en refouler le souvenir. Ce sont là les très grands moments de l'existence, et en les vivant o n l e s a i t. Quel sens y aurait-il à appauvrir, oui, à m u t i l e r sa vie d'un tel moment, pour mettre à la place d'une chose véritable et sans prix une production factice, dérisoire ?!

La pensée m'est venue aujourd'hui s'il ne serait pas pensable, après tout, que cette étonnante compréhension de la psyché chez Krishnamurti soit, après tout, "innée" - par quoi il faut entendre, certes : apportée en naissant comme fruit d'expériences assumées dans des existences antérieures (**). Cette

(*) Comme je le rappelle déjà ailleurs, le premier texte écrit de la plume de Krishnamurti où apparaissent ces intuitions maîtresses est "La première et dernière Liberté", qui paraît en 1954, alors que l'auteur a 59 ans.

(**) Voir à ce sujet les notes "Mission et Karma - ou l'apprenti et le Maître" et "Création et maturation (1) : les "dons" apparaissent en créant" (nés 24,48) . J'y reviendrai encore dans la note suivante.

connaissance, dès lors, s'enracinerait bel et bien dans une authentique connaissance de soi, fruits d'actes de connaissance, d'actes de découverte de soi - mais ces actes, ces "grands moments" dont je parlais à l'instant, se placeraient dans des existences antérieures. S'il en était ainsi, la version de Krishnamurti lui-même, celle de la "sagesse infuse", serait après tout bel et bien fondée !

Il est vrai que cela ne fait que déplacer l'apparente contradiction. Ce n'est pas à la légère, décidément, que je traitais cette vision glorieuse que Krishnamurti a de lui-même d'affabulation, de délire, d'auto-adulation béate. Car tout ce qui nous est connu de ses faits et gestes jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans (et il y en a beaucoup !) contredit de façon flagrante, en apparence irréductible, cette version. Pour prendre l'exemple peut-être le plus gros : le livre "Aux Pieds du Maître", de la plume de Krishnamurti âgé de quinze ans, paru sous le nom de plume d'"Alcyone" pour être livré à la pieuse admiration des fidèles de l'Ordre de l'Etoile, n'est guère autre chose qu'un recueil de platitudes "spirituelles" qu'il avait (comme il l'annonce lui-même) pieusement recueillies de la bouche d'un Etre auguste autant qu'occulte auquel il réfère comme "le Maître". Comme "sagesse infuse" ça a l'air un peu court !

Ce serait le moment pourtant de se rappeler que la psyché peut fonctionner simultanément de façon totalement différente à des "étages" différents. A l'étage de la pensée consciente, nous pouvons, tel un singe savant et avec la meilleure foi du monde, répéter des leçons apprises en y croyant dur comme fer, avec des airs d'autorité impressionnants, alors qu'à un niveau plus profond nous restons entièrement étrangers à ces si sincères simagrées. Il peut y avoir, dans l'Inconscient, une appréciation profonde et nuancée d'une situation, au moment même où nous sommes en train de la décrire (toujours avec la meilleurs foi du monde) à grands coups de clichés d'Epinal. Une telle appréhension procède d'une connaissance inconsciente, fruit sans doute d'expériences assimilées et depuis longtemps oubliées, laquelle peut être entièrement étrangère aux idées et opinions que nous avons adoptées benêttement, tels des habits qu'on nous aurait fait enfiler et qui ne sont pas, mais pas du tout à notre mesure !

C'est la connaissance inconsciente profonde, plus ou moins durement exilée dans les souterrains de la psyché, et non le bric-à-brac du frac et du chapeau haut de forme dont nous nous sommes laissés accoutrer, qui est notre v r a i " n o u s - m ê m e s " . Un homme est l i b r e intérieurement, il est u n , dans la mesure justement où il n'y a pas en lui cet hiatus entre la surface et la profondeur, entre l'"habit" et la "chair" - celui dont l'habit épouse harmonieusement et avec souplesse la chair vivante de l'être.

Ce rappel dès lors nous fait entrevoir une résolution de l'énigme troublante posée par le "cas Krishnamurti". Krishnamurti serait venu au monde avec déjà une maturité spirituelle remarquable. Un enfant prodige comme Mozart, en somme, mais au lieu d'avoir une relation prodigieusement proche à la musique, il y aurait eu en lui une connaissance innée, inconsciente bien sûr, de la psyché humaine, enracinée dans une connaissance des vicissitudes de sa propre psyché dans ses existences antérieures. Comme toute connaissance inconsciente, celle-ci était destinée à devenir pleinement consciente, quand les circonstances s'y prêteraient et que lui-même y donnerait son assentiment. Elle aurait fini par remonter à la conscience, graduellement, après qu'il se soit dégagé de l'emprise du milieu théosophique qui y faisait obstacle, donc après l'âge de trente-quatre ans (en 1929). Cela n'aurait pas été vécu comme une "découverte" fulgurante, inoubliable, mais plutôt comme une progressive "prise de possession", en quelque sorte, de quelque chose qui depuis toujours déjà lui aurait appartenu de droit. Par cette prise de possession, après avoir pendant longtemps joué un rôle factice, dicté par ses maîtres et bienfaiteurs d'antan, il "redevenait lui-même".

Mais à dire vrai, il n'a pas quitté vraiment ce rôle. Il a seulement largué un ensemble d'idées et d'opinions qui allaient avec, sans être nullement essentiels. Pour larguer le rôle et non seulement les accessoires, et par là redevvenir réellement et pleinement "lui-même", il aurait fallu d'abord qu'il en fasse le constat, bien assez évident et flagrant. Pour cela, il aurait fallu qu'il se sépare de la flamboyante et oh combien séduisante image qu'il avait de lui-même : l'Être non conditionné entre tous, la Vérité, la Lumière, l'Enseignant inégalé de l'humanité entière (*). Cette Image, tant qu'elle n'était pas détectée, ne pouvait sortir que renforcée de cette transformation qui, de prime abord, le rapprochait de lui-même (**). Car il n'était plus désormais la créature de quelconques bienfaiteurs, le "Messie" par la seule vertu d'une publicité tapageuse autour de sa jeune et malléable personne (tapage dont il n'avait pu s'empêcher de

(*) Pour la figure de l'"Enseignant inégalé" j'anticipe un peu - elle n'apparaîtra que plus tard, après la période théosophique. Voir note de b. de p. qui suit.

(**) En fait, cette Image s'est démesurément gonflée encore par la suite. Dans le panthéon théosophe, Krishnamurti était présenté comme l'"habitable humain" dans lequel, au moment venu, le grand Maître Maitreya devait venir s'incarner, comme le Messie des temps modernes. Il était donc juste l'un parmi toute une suite d'Instructeurs venus pour apporter la sagesse au Monde. Une fois largué le parrainage théosophe, il reste le seul et unique Enseignant de tous les temps, tous autres prétendus "enseignants" et "novateurs" étant désormais réduits à l'insignifiance. (Voir note de b. de p. (***)page N 555 à la note "La paille et le grain (2) : Krishnamurti - ou dégradation d'une mission" (n° 125).

sentir toute la vanité). Désormais, il était l'Enseignant par sa seule autorité - sans plus rien devoir à personne (comme le Bouddha naguère...) !

Et il aurait bel et bien été cet Enseignant que le Monde attendait, s'il avait eu l'audace et l'humilité de faire le pas crucial, le pas de vérité : faire le constat et de l'Image, et du processus de la vanité qui s'y accrochait. Concrètement, cela signifiait : faire le constat, dans l'intime d'abord, publiquement ensuite, ce cet habit étriqué qu'il avait porté de son plein gré, pendant vingt années d'affilée. Une "mise en cause" donc de son passé tout entier, le lointain et le tout proche ; car aussi, longtemps qu'un acte de vérité n'est venu y mettre fin (*), le passé tout entier est inclus dans le processus de la fuite et de la vanité.

Ce "pas de vérité" n'a jamais été accompli, cette mise en cause n'a jamais eu lieu. Car si elle avait eu lieu dans l'intime, un de ses tout premiers fruits aurait été une explication publique devant tous ceux qu'il avait contribué à tromper pendant si longtemps, pour assumer sa part de responsabilité dans cette tromperie, en disant clairement ses erreurs, et l'entraînement vaniteux en lui-même qui en avait été la cause. Au lieu de dire à ses fidèles et admirateurs : "Je suis toujours la Lumière et la Vie, et cela dit, que chacun rentre chez lui et oublie l'Ordre de l'Etoile que je viens de dissoudre du haut de ma Grandeur" - et de continuer dans ces registres-là pendant sa vie entière.

A la place d'un acte de vérité, il y a eu un processus d'oubli de l'habit d'apparat qu'il avait pendant si longtemps porté, souvent avec dégoût il faut bien dire, mais tout en encaissant sans déplaisir ses moelleux avantages. Il n'a plus voulu se rappeler que de l'enfant nu et de radieuse apparence que l'habit recouvrait - celui qu'il était profondément, celui aussi qu'il avait accepté pendant si longtemps de laisser maltraiter dans sa cage dorée. L'enfant porteur de sagesse qui sommeillait dans le singe savant, mais transformé désormais, pour les besoins de la cause d'Epinal, en l'"enfant divin".

Mais ce faisant, il était toujours aussi éloigné de lui-même. Il avait fini par se souvenir d'une certaine connaissance de l'enfant, dont il allait avoir l'usage. Comme s'il avait appelé l'enfant auprès de lui aux fins de lui prendre ce bien, puis l'avait renvoyé croupir dans les souterrains. Et pendant que l'Enseignant sur l'estrade pérorait gravement devant les foules ébahies, l'enfant espiègle et vif croupissait, oublié et maltraité comme avant...

(*) Cette "fin", faut-il encore le souligner, est toute provisoire, et jamais définitive et acquise. Le processus de fuite reprend aussi sec, dès que s'arrête la vigilance.